

Fiche Théologie n°1

Bernard Sesboué

CROIRE

Invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXI^e siècle

(Droguet et Ardent, 1999, 576 p., 29,90€)

Colloque pastoral sur le Salut

« Au cours des siècles, il faut le reconnaître, une régression s'est produite dans l'Eglise au sujet de la compréhension du sacrifice. Au lieu de le présenter selon sa nouveauté chrétienne, la pensée théologique et pastorale s'est laissé parasiter par l'idée commune du sacrifice présente dans l'histoire des religions. L'attention se fixera alors de manière unilatérale sur l'immolation sanglante et la notion d'expiation véhiculera une image vindicative de Dieu. Cette dérive sacrificielle conduira ainsi à comprendre à tort la personne du crucifié non plus comme l'expression de l'amour bouleversant de Dieu, mais comme le puni de la justice divine ».

« Or, à la question inévitable : 'Pourquoi le salut du monde passe-t-il par la mort sanglante de Jésus ?', il faut répondre sans hésiter : " Parce que le péché et la violence des hommes ont rejeté le juste et le saint qu'était Jésus ". L'œuvre de mort vient des hommes, tandis que l'œuvre de vie vient de Dieu (Ac 2,23-24) » (...)

« Notre salut n'est pas une transaction qui se serait accomplie entre le Fils et le Père. Le Père aurait obligé son Fils à mourir, pour se venger sur lui, en quelque sorte, du péché de l'humanité. De son côté, le Fils aurait accepté cette condamnation à mort comme un châtiment pour expier nos péchés (...) (Non), Dieu le Père ne veut pas se venger sur son Fils. Il ne veut pas sa mort. Par amour pour nous, il nous le donne, il nous le "livre". Au lieu de répondre à cet amour par un amour, nos péchés l'ont mis à mort. Cette interprétation fautive est dramatique, car elle transfère la volonté de mort et la violence des hommes pécheurs à Dieu lui-même. Les hommes deviendraient le bras séculier de Dieu et provoqueraient un péché pour rétablir la justice. Cela n'a pas de sens (...) Car ce Dieu vengeur, sanguinaire et injuste, puisqu'il punit l'innocent à la place des coupables, n'est pas digne que l'on croie en lui : c'est un moloch ».

« Si une telle interprétation était juste, cela voudrait dire que le crucifix qui règne dans nos églises et habite dans nos maisons, que nous retrouvons à la croisée de tant de nos chemins, nous rappellerait simplement une exécution et nous montrerait un pendu, justement puni. Notre sens chrétien le plus profond, comme la liturgie du Vendredi Saint, nous rappelle au contraire que ce Jésus est sur la croix parce qu'il a aimé jusqu'au bout, parce qu'il est le juste injustement condamné. L'horreur de la mort sanglante se change alors en beauté ».

« L'idée fausse qui s'est répandue ainsi dans une certaine théologie des Temps modernes et pour une part dans la prédication est que l'humanité devait expier d'abord pour que Dieu accepte de nous regarder ensuite avec bienveillance (...) La mort de Jésus en croix n'est pas un préalable à l'amour de Dieu pour nous. Elle en est la conséquence et la pleine manifestation. Dieu ne punit pas d'abord pour nous réconcilier ensuite. Il réconcilie d'abord pour que nous puissions nous convertir avec la grâce que constitue son amour. En d'autres termes, ce n'est pas le pécheur qui rend justice à Dieu. C'est Dieu qui rend juste le pécheur par sa grâce, c'est-à-dire gratuitement » (...)

« Le salut des hommes aurait-il pu éviter de passer par une telle souffrance ? C'est la question qu'on posera toujours. On peut répondre par l'affirmative, puisque Dieu peut tout, mais ce serait très théorique et très abstrait. Car, si l'on y réfléchit, la réconciliation entre Dieu et les hommes ne pouvait qu'être bilatérale. Sans doute, Dieu a-t-il toute l'initiative. Il reste que rien ne se passera si les hommes ne répondent pas avec leur liberté. "Dieu, disait Augustin, qui t'a créé sans toi ne te sauvera pas sans toi". Dieu ne pouvait nous sauver d'un coup de baguette magique. Il fallait que son amour nous gagne, nous pénètre et nous convertisse. La croix nous dit par quelle sorte de résistance cela s'est passé ».

« En parlant ainsi, je n'entends pas marginaliser le poids de la souffrance de Jésus. Je refuse seulement de sacraliser la souffrance comme telle et d'en faire un bien en soi, comme si la quantité de souffrance était le point important (...) Le Père Congar disait un jour : "Ce n'est pas la souffrance de Jésus qui nous sauve ; c'est l'amour avec lequel il a vécu cette souffrance ; c'est tout autre chose" ».